

et que LL. AA. signèrent, et ratifièrent deux jours après à Bordeaux où elles passaient pour se rendre à Valençai.

J'ai dit que cette résolution était sage. En effet, par sa notoire nullité et par les circonstances dans lesquelles elle fut prise, elle n'entâchait point l'honneur des princes, et pouvait encore moins refroidir la valeur et la fidélité des espagnols qui ne pouvaient que rire d'un pareil traité, sur-tout quand ils eurent connaissance de la proclamation par laquelle le Roi et les Infants annonçaient à l'Espagne la prétendue renonciation : proclamation que je fis dans l'appartement, et en présence du grand maréchal Duroc, et que je présentai à l'Empereur, sans qu'à ma grande surprise ils remarquassent l'artifice avec lequel elle était rédigée; car elle était tournée de façon à ce qu'aux yeux du lecteur le plus ignorant elle devait bien plutôt paraître une protestation contre la violence qui l'avait arrachée, et une exhortation faite pour enflammer les espagnols et les appeler à la guerre, qu'une exhortation à recevoir une nouvelle dynastie.

(Voyez les pièces justificatives , n.º 6.)

CHAPITRE CINQUIÈME. ⁽¹⁾

(*SUITE* du précédent.)

DE cette exposition courte et sincère des faits et des raisons , qui déterminèrent la conduite

(1) J'ai cru devoir supprimer dans ce chapitre quelques paragraphes destinés uniquement à combattre des calomnies contre M. d'Escoiquiz , publiées à Cadix , dans un sermon prêché pendant la captivité de S. M. , par Don Blas d'Ostolaza.

Ce monsieur d'Ostolaza est un prêtre qui , à Vittoria ou à Bayonne , d'après ce que dit le même monsieur d'Escoiquiz , se réunit à la suite du Roi pour lui dire la messe , et qui depuis fut le confesseur de ce Prince. De retour en Espagne , et devenu député aux Cortès , il prêcha le sermon , objet des paragraphes que je supprime comme sans intérêt pour le public de France , et comme interrompant le fil de la narration. La politique et la justice défendent également de publier une foule d'assertions sottes , ridicules et injurieuses à la famille et à la personne d'un seigneur français , aussi connu par ses grands talens diplomatiques , que digne de l'estime générale par les services qu'il a rendus à sa patrie , et par le poste éminent auquel l'a élevé S. M. le Roi Louis XVIII , pour reconnaître le zèle , l'amour et le respect dont il a donné de si éclatans témoignages à l'auguste dynastie des Bourbons. Par les mêmes motifs , je supprime également une lettre de ce même Ostolaza , qui , dans l'original , est réunie aux pièces justificatives : mais il est juste de dire que cette lettre est une rétractation formelle du sermon , qu'il y donne entière et complète satisfaction à M. d'Escoiquiz , et qu'il déclare s'être trompé dans le jugement précipité qu'il avait porté sur la famille et la personne du seigneur dont je viens de parler. M. Ostolaza s'excuse sur le peu de temps qu'il est resté en France , sur son ignorance absolue de la langue de ce pays , et enfin sur la chaleur de son zèle pour le maintien des bonnes mœurs , et de la piété de S. M. C. et de LL. AA. les Infants d'Espagne. (*Note du Traducteur.*)

politique du Roi , de ses conseillers , et la mienne en particulier , depuis l'époque à laquelle S. M. monta sur le trône , jusqu'à celle du traité de Bayonne et de sa ratification à Bordeaux le 12 mai 1808 , lorsque les princes se rendaient à Valençai , je crois qu'il résulte pour tout lecteur impartial et raisonnable la conviction que si le succès qui dépend en grande partie du hasard , ou pour mieux dire des desseins d'une providence impénétrable , ne fut pas heureux , du moins le Roi , tous ses conseillers et moi avions , pour réussir dans les circonstances , épuisé toutes les ressources de la prudence humaine.

Pour me restreindre à ce qui me regarde personnellement , non dans l'intention de faire mon éloge , mais de repousser les inculpations de légèreté et d'ignorance , je demande quelle autre conduite pouvait-on attendre d'un homme que les circonstances et son faible mérite avaient appelé au maniement des affaires publiques , et qui était sans ambition (ce qu'il prouva par sa conduite , à son retour de l'exil du *Tardon* , lorsque son auguste et jeune Roi voulut l'élever aux plus éminentes dignités) ; d'un homme qui , devenu gouverneur du prince , se sacrifia pour la nation , en se hasardant à faire , en 1797 et 1798 , à la reine et même au roi Charles les représentations les plus énergiques , de vive voix et par écrit , sur les maux qui désolaient la monarchie , sans en espérer d'autre.

fruit que de perdre son emploi , et d'être exilé de la Cour ? Quelle autre chose pouvait-on croire de l'homme qui fut la seule égide du prince contre la tyrannique oppression de Godoy , qui mit en œuvre tous les moyens compatibles avec la fidélité qu'il devait au roi régnant pour renverser ce colosse , et sauver l'auguste prince et sa chère patrie , au hasard imminent de perdre la tête sur un échafaud ? Ces faits prouvés au procès de l'Escorial sont connus de toute la nation , dont les suffrages et l'attachement furent une si douce récompense de mes travaux et de mon zèle. Quelle autre conduite pouvait tenir un homme , qui , à Bayonne même , s'exposa plusieurs fois aux plus grands dangers , soit par la noble liberté avec laquelle il défendit devant l'Empereur les droits du Roi et ceux de la patrie , soit par l'amertume bien juste et bien fondée , sans doute , avec laquelle , dans une circonstance où l'on avait manqué essentiellement au respect dû au Roi et à l'Infant Don Carlos , il dit devant plusieurs français de marque au ministre Champagne : *« A présent la force est de votre côté : tout en vous vantant d'être la nation la plus polie de l'Europe , vous venez de vous conduire avec les princes espagnols d'une manière que ne se serait point permise le peuple même le plus barbare. Les affaires de ce monde sont sujettes à changer ; et ne doutez point qu'il ne vienne un temps , peut-être bien plutôt qu'on ne le*

pense, où la nation espagnole vengera ses injures, et payera au centuple des outrages dont elle ne perdra jamais le souvenir ».

Ceci fut dit du ton de la plus vive indignation, et au milieu des baïonnettes ; et je dois ajouter que j'admire la patience de l'Empereur, qui, au lieu de m'anéantir d'un souffle, non-seulement donna satisfaction au Roi, mais encore envoya l'évêque de Poitiers pour me dire, en son nom, qu'il était infiniment sensible à l'insulte faite au Roi ; que cela avait été l'effet d'un ordre mal interprété, et que l'on prendrait les mesures les plus efficaces pour que pareille erreur ne se renouvelât pas.

Enfin mes connaissances et mes productions littéraires, ma réputation, et l'extrême amour que je portais au Roi, mon élève, et qui ne peut se comparer qu'à celui d'un père ; que dis-je, ma gloire, mon intérêt même, quand j'aurais été un égoïste, tous ces motifs réunis ne m'imposaient-ils pas la loi de peser avec la plus grande solidité les raisons d'après lesquelles je devais motiver mon avis dans un cas de cette importance ? Toute négligence, tout oubli, toute légèreté ne devenaient-ils pas impossibles ? Et à y regarder de près, qui dans ce malheur perdait plus que moi ? Honoré des suffrages de l'Espagne et de l'entière confiance de mon Souverain, aurai-je été au hasard, et par une sottise de crédulité, me précipiter dans un abîme de maux et dans l'esclavage ? Une erreur

contre laquelle toutes les précautions de la prudence humaine ne pouvaient rien , a pu seule me faire tomber dans le piège , et tromper également tous les conseillers du Roi.

Après avoir ainsi justifié ma conduite politique jusqu'à cette époque , je me contente d'invoquer le témoignage du Roi et des Infants Don Carlos et Don Antonio , et de rappeler le traitement que j'éprouvai de Napoléon , qui , après m'avoir exilé de Valençai , me confina dans la ville de Bourges , où j'ai languï quatre ans et demi , jusqu'à mon heureuse réunion avec S. M. et LL. AA. RR.

Cependant le prince de Bénévent , quoique publiquement disgracié , quoique ayant pour le tyran une haine dont il vient de donner de si honorables témoignages par l'énergie avec laquelle il a contribué à sa chute et à la restauration du trône des Bourbons , reçut l'ordre , aussitôt que le prétendu congrès de Bayonne eut par force ou par séduction reconnu le roi intrus , de notifier à tous les individus qui avaient suivi le roi Ferdinand à Valençai , de prêter à Joseph Napoléon le serment de fidélité.

Cette proposition qui , si elle eût été rejetée , pouvait entraîner la funeste conséquence de faire éloigner de S. M. et de LL. AA. tous les Espagnols qui les avaient suivis , et de livrer ces princes à la merci des domestiques français , dont l'entier dévouement et l'aveugle obéissance à Napoléon faisaient craindre les plus grands dangers ,

donna au Roi, aux Infants et aux personnes sensées de leur suite les plus grandes inquiétudes. Comme tous avaient la même répugnance à faire le serment demandé, l'on prit, de l'avis de S. M. et de LL. AA., le parti d'écrire au roi intrus une lettre que je composai moi-même, et dont je mesurai les expressions avec les plus scrupuleuses précautions.

Quelque temps après être sortis de cet embaras par le moyen évasif que je viens de rapporter, le prince de Bénévent nous donna l'avis que l'Empereur avait formé le projet d'envoyer le Roi au Mexique, ou à telle autre de ses colonies qu'il choisirait, sous les conditions de renouveler sa renonciation au trône d'Espagne, et d'emmener avec lui, non-seulement les Infants, mais le Roi père et la reine, l'Infant Don Francisco, l'Infante Doña Marie-Louise avec sa famille, et autant de princes de la famille de Bourbon qu'il pourrait en réunir, leur offrant des états dans ces vastes contrées, dans l'espoir sans doute d'avoir autant d'ennemis de moins en Europe. Nous demandâmes et obtînmes l'agrément du roi, le duc de Saint-Charles et moi, pour aller à Paris suivre cette affaire.

L'Empereur avait réellement conçu ce projet, qui, s'il eût été mis à exécution, aurait rendu au Roi sa liberté, et l'eût mis à même de retourner en Espagne, du moment qu'il se serait trouvé au milieu de ses sujets d'outre-mer (bien

entendu que toutes cessions faites par le prince sur le territoire français étaient nulles par le fait même). Aussi nous empressâmes-nous de nous rendre à Paris , pour voir si la folie de Napoléon irait jusqu'à exécuter un projet aussi absurde.

Par malheur il en connut lui-même les conséquences. Il gagnait du temps ; mais dans l'intervalle il nous faisait traiter par ses ministres , quant au cérémonial , comme de vrais ambassadeurs. Il est vrai qu'il retardait toujours l'audience que nous demandions ; jusqu'à ce qu'enfin , après avoir insisté , il donna l'ordre que nous lui fussions présentés par le duc de Frias , ambassadeur de l'intrus Joseph ; et , désespérant sur notre refus constant et absolu , de nous amener à ses vues , il nous exila de cette ville.

Notre séjour pourtant ne fut inutile ni au Roi ni à l'Espagne ; car malgré l'active vigilance avec laquelle la police faisait épier toutes nos démarches , nonobstant les dangers auxquels le moindre soupçon nous eût exposés , nous eûmes le bonheur d'avoir , soit chez M. le prince de Bénévent , soit dans d'autres maisons où nous allions , des entretiens secrets avec les ambassadeurs d'Autriche , de Russie , de Prusse , et de plusieurs états de la Confédération du Rhin , que nous excitons , par tous les moyens possibles , à ce qu'ils déterminassent leurs souverains respectifs à reprendre les armes contre Napoléon , avant qu'il eût achevé d'opprimer entièrement

l'Espagne , dont la ruine devait avoir pour eux les conséquences les plus funestes.

Un des fruits que produisirent ces insinuations fut d'accélérer la rupture de l'Autriche avec la France ; laquelle , malgré son issue malheureuse , ne laissa pas de soulager l'Espagne , par l'utile diversion qu'elle fit aux projets et aux forces de l'ennemi commun.

D'ailleurs nos réflexions ne contribuèrent-elles pas à jeter dans l'esprit de ces ministres les germes qui devaient , dans le temps , produire cette mémorable coalition qui vint de porter le coup mortel au tyran ? Sans le bonheur que nous eûmes de lui cacher nos démarches , nous eussions payé notre zèle bien cher ; car , à son retour d'Erfurt , sur une ombre de soupçon , il témoigna la plus vive indignation au prince de Bénévent et à M. Fouché , ministre de la police , les accusant de conspirer en faveur des Bourbons.

Je terminerai cet écrit , en donnant , dans le chapitre suivant , une courte analyse de ce qui se passa à Valençai lors de l'arrivée du comte de Laforest , et depuis le commencement de l'heureuse négociation qui a rendu notre roi chéri à sa patrie et à son trône.

CHAPITRE VI.

DERNIÈRE époque de la captivité du Roi , depuis le commencement de la négociation pour son retour en Espagne , jusqu'à son départ de Valençai.

CE chapitre , qui n'est autre chose qu'un extrait fidèle d'un journal très-exact , rédigé sur cette affaire par la main la plus auguste , non-seulement mérite d'être lu avec attention par ce motif , mais encore parce qu'il met en lumière les sublimes et royales qualités de Ferdinand VII , et celle des Infants qui partagèrent la captivité de ce monarque.

Ces trois princes , que la tyrannie de Napoléon avait séparés de tous les espagnols de leur suite , isolés au milieu de domestiques français , desquels , sous aucun rapport , ils ne pouvaient attendre un conseil , avaient déjà passé quatre ans et demi dans cette triste solitude , toujours environnés de soupçons , et quelquefois exposés à des tracasseries désagréables , suscitées par la politique mesquine d'un gouvernement aussi cruel que méfiant , lorsque , le 17 novembre 1813 , M. le comte de Laforest , sous le nom de M. du *Bosque* , envoyé à Valençai par Napoléon ,

se présenta à S. M. et à LL. AA. , et remit au Roi la lettre suivante :

« Mon cousin , les circonstances dans lesquelles
 » se trouvent actuellement mon empire et ma
 » politique , me font désirer de terminer d'une
 » seule fois les affaires d'Espagne. L'Angleterre
 » y fomente l'anarchie et le jacobinisme , et tra-
 » vaille à anéantir la Monarchie et à détruire
 » la noblesse , pour établir une république. Je
 » ne pourrais voir qu'avec la plus grande peine
 » la destruction d'une nation si voisine de mes
 » états , et avec laquelle j'ai tant d'intérêts ma-
 » ritimes communs.

» Je désire donc ôter tout prétexte à l'in-
 » fluence anglaise , et rétablir les nœuds d'amitié
 » et de bon voisinage qui ont existé si long-temps
 » entre les deux nations.

» J'envoie à V. A. R. le comte de Laforest
 » sous un nom supposé ; et V. A. doit ajouter
 » foi à tout ce qu'il lui dira. Je désire que V. A.
 » soit persuadée de la sincérité des sentimens
 » d'amitié et d'estime que je lui ai voués.

» Mon cousin , cette lettre n'étant à d'autre
 » fin , je prie Dieu qu'il accorde de longues
 » années à V. A. Saint-Cloud , 12 novembre
 » 1815. Votre cousin. NAFOLÉON.

S. M. et LL. AA. RR. se retirèrent pour lire
 cette lettre , et rentrèrent après avoir réfléchi
 un instant sur son contenu. Alors le comte de
 Laforest dit au Roi (auquel , parce qu'il n'avait

pas été reconnu par l'Empereur , il ne donnait comme celui-ci que le titre d'Altesse Royale) :
 « Monseigneur , l'Empereur qui a voulu que
 » je me présentasse sous un nom supposé pour
 » que cette négociation fût secrète , m'a envoyé
 » dire à Votre Altesse Royale que , désirant
 » rétablir la bonne harmonie entre le père et le
 » fils , il fit tout ce qu'il pût à Bayonne pour
 » y parvenir ; mais que les anglais ont tout
 » détruit en introduisant l'anarchie et le jacobinisme en Espagne , dont le sol est ravagé , la religion renversée , le clergé perdu , la noblesse abattue , la marine sans existence , les colonies d'Amérique insurgées et séparées de la mère patrie entièrement ruinée. Ces insulaires n'ont d'autre but que de changer la monarchie en république , quoique pour tromper le peuple ils mettent le nom de V. A. R. à la tête de tous leurs actes publics. Je sais bien , Monseigneur , que V. A. R. n'est pour rien dans tout ce qui s'est fait dans ces derniers temps ; mais ils ne s'en servent pas moins du nom de V. A. R. qu'ils ont toujours à la bouche.

» Cela n'empêche pas qu'il ne règne en Espagne une grande anarchie ; car , tandis que les Cortès qui sont à Cadix paraissent vouloir un Roi , ils n'ont d'autre but que d'établir la république. Les véritables espagnols en gémissent , et désireraient voir renaître avec l'ordre , dans leur patrie opprimée , la sûreté de leurs pro-

» priétés. L'Empereur , touché de ces désordres,
 » m'a chargé de faire connaître à V. A. R. le
 » funeste état des choses, afin qu'elle daigne m'in-
 » diquer les moyens qui lui paraîtront les plus
 » efficaces , soit pour concilier les intérêts des
 » deux nations , soit pour rendre la tranquillité
 » à un royaume qui a tant de titres à la con-
 » sidération générale , et qui mérite d'être gou-
 » verné par une personne du caractère , et de
 » la dignité de V. A. R. L'Empereur donc , eu
 » égard à ma longue expérience dans les affaires,
 » (puisque depuis quarante ans je suis la carrière
 » diplomatique, et que j'ai été envoyé dans toutes
 » les Cours), m'a honoré de cette commission,
 » dont j'espère m'acquitter à sa satisfaction et à
 » celle de V. A. R. Il est essentiel que cette affaire
 » se traite dans le plus grand secret ; parce que , si
 » par hasard les anglais venaient à s'en douter, ils
 » mettraient tout en œuvre pour la faire échouer ;
 » et en conséquence , connu comme je le suis
 » de tant de personnes , qui ne tarderaient
 » point , si elles me voyaient , à soupçonner la
 » vérité , j'emploierai toutes les précautions pour
 » garder le plus sévère incognito : et je supplie
 » VV. AA. RR. de vouloir bien contribuer à
 » rendre le plus secret possible mon séjour ici ».

Le comte de Laforest ayant terminé ce dis-
 cours , S. M. lui répondit « qu'une proposition
 » aussi sérieuse et aussi imprévue demandait
 » beaucoup de réflexions et de temps pour y

» répondre , et que quand elle s'y serait préparée , elle le ferait appeler ».

Malgré cela , et sans attendre l'avis du Roi , le comte de Laforest demanda le jour suivant une audience dans laquelle le Roi l'ayant interrogé sur les intentions de l'Empereur , et sur les termes dans lesquels il pensait les présenter , ce négociateur se servit dans sa réponse à peu de chose près des expressions de la veille , toutefois avec quelque contradiction , puisque , sans répéter un seul mot des projets des Anglais de faire de l'Espagne une république , il donna à entendre que tous les Espagnols désiraient le retour de Ferdinand VII , et finit en disant : « Que si Son »
 » Altesse acceptait le royaume d'Espagne que »
 » l'Empereur voulait lui rendre , il était essentiel »
 » qu'elle concertât avec lui les moyens d'en »
 » chasser les Anglais ».

Le Roi , d'accord avec les Infants , lui répondit : « Que dans l'état et les circonstances dans lesquelles il se trouvait à Valençai , il ne pouvait »
 » traiter de rien , et moins encore prendre aucun parti sans le consentement de la Nation »
 » représentée par la régence ». A quoi le comte de Laforest répliqua : « Qu'assurément les intentions de l'Empereur n'étaient pas que S. A. fit »
 » la moindre chose contre la volonté de l'Espagne ; mais que dans cette supposition-là même , »
 » il fallait que S. A. employât les moyens les »
 » plus prompts pour terminer cette affaire ».

Le Roi répondit à cela : « Que comme il l'avait » déjà dit, il ne pouvait rien faire sans l'avis » de la régence, ni prendre aucune déterminacion, puisque depuis cinq ans et demi qu'il » était absent d'Espagne, il n'avait rien appris » de l'état dans lequel elle se trouvait, que parce » qu'il l'avait lu dans les gazettes françaises ». M. Laforest répliqua : « Que ce que S. A. avait » lu était la vérité ». Et pour le prouver, il fit un discours qui dura plus d'un quart d'heure, dans lequel la perspicacité de S. M. lui fit reconnaître un tissu de faits controuvés, et de contradictions disposées avec le plus grand art. De temps en temps il s'arrêtait pour étudier ses expressions, comme si l'extrême attention et l'air scrutateur de LL. AA. RR. l'eussent embarrassé(1). Enfin il termina son discours par les paroles suivantes : « Celui qui est né pour être roi, ne » peut avoir de volonté à lui. Il doit être roi. » Il n'est point comme un particulier qui a le » droit de choisir le genre de vie qui lui convient. Eh ! quel est l'homme qui n'accepte pas » à l'instant un royaume qu'on lui offre ? Ce- » pendant, si celui qui devait porter la couronne » disait : *Je renonce dès à présent à toute espèce » de dignité : loin de convoiter les honneurs,*

(1) Il n'est pas étonnant que la bonne foi et l'équité de M. le comte de Laforest lutassent dans son cœur, contre l'artifice dont il devait faire usage pour obéir aux ordres du tyran ; ce qui produisait sans doute ce trouble extérieur que LL. AA. remarquaient.

(Note de l'Auteur.)

» *mon seul désir est de mener la vie d'un par-*
 » *ticulier ; ceci changerait l'état de la question.*
 » Ainsi, si V. A. R. était dans de tels senti-
 » mens , l'Empereur serait obligé d'employer
 » d'autres moyens. Mais si , comme je dois le
 » croire, V. A. R. est dans l'intention d'accepter
 » le sceptre , il est indispensable , pour com-
 » mencer par poser les bases principales de la
 » négociation , de nommer à cet effet quelqu'un
 » des Espagnols qui sont en France ».

Le Roi répondit avec une grande tranquillité ,
 « qu'il avait besoin de réfléchir à cette proposition ». A
 quoi l'ambassadeur répliqua : « Lorsqu'il s'agit
 » d'un royaume , il n'y a pas beaucoup à penser ,
 » et la raison d'état est la seule règle que l'on
 » doit suivre ». La réponse de S. M. est digne
 de Salomon. « Loin de partager votre opinion
 » (dit S. M.), je pense au contraire , Monsieur
 » l'ambassadeur , qu'accepter une couronne est
 » une démarche qui ne peut trop se peser , et
 » je prendrai du temps pour y méditer ».

Le comte de Laforest se retira avec cette ré-
 ponse , et s'étant présenté de nouveau le jour
 suivant , le Roi lui dit : « Ayant réfléchi mûrement ,
 » Monsieur l'ambassadeur , à ce que vous m'avez
 » dit ces jours-ci , je vous répète que dans la
 » situation dans laquelle je me trouve , je ne
 » puis rien faire , ni traiter , sans l'avis de la
 » Nation , et par conséquent de la régence.
 » L'Empereur m'a mis ici , et s'il veut que je
 » retourne

» retourne en Espagne , c'est à lui de négocièr
 » cette affaire avec la régence. Il a pour cela
 » des moyens dont je suis privé , et qu'il pour-
 » rait me procurer en faisant venir ici une dé-
 » putation de la régence , qui me mettrait au
 » courant des affaires d'Espagne , me proposerait
 » les moyens de la rendre véritablement heu-
 » reuse , et donnerait ainsi de la force et de la
 » validité à tout ce dont je pourrais convenir
 » avec S. M. I. Cette députation est d'autant
 » plus indispensable , que je n'ai personne en
 » France de qui je puisse me servir dans cette
 » occasion (1) ». L'ambassadeur répondit à S. M.
 par une longue harangue , dans laquelle il pré-
 tendit prouver que les Anglais et les Portugais
 dominaient en Espagne ; que leur intention était
 de la soumettre à la maison de Bragance , en
 commençant par y placer sa sœur la princesse du
 Brésil , et termina en exigeant de S. M. qu'elle
 lui déclarât « si son intention , quand elle re-
 » tournerait en Espagne , était d'être amie ou
 » ennemie de l'empereur Napoléon ». Le Roi
 répondit : « J'estime beaucoup l'Empereur , mais
 » je ne ferai jamais rien de contraire aux intérêts
 » et au bonheur de ma Nation ; et je vous dé-
 » clare solennellement que jamais rien ne pourra

(1) M. Escoiquiz dit dans une note , qu'il n'était pas étonnant
 que le Roi ne se servît pas dans cette occasion des personnes qui
 l'avaient suivi en France , puisque toutes ignoraient le véritable
 état des affaires en Espagne.